

Le jour et la nuit

Ces 17^e Rencontres vont tenter à nouveau une double gageure : nous nous proposons, nous vous proposons d'aller retrouver la nuit des salles obscures, même en plein jour ! Mais elles ont aussi pour vocation affirmée de vous permettre, de nous permettre d'y voir plus clair, d'apporter des lumières aux obscurités de nos vies quotidiennes, individuelles ou collectives. Passer par les salles de cinéma de **l'Utopia**, ce n'est pas fuir la réalité – ou si peu qu'il faut sur l'heure se donner l'absolution ! –, ce n'est pas s'évader mais, comme le dit l'expression populaire, c'est « reculer pour mieux sauter » dans une réalité grandie et nourrie par la fiction ou par le détour documentaire, par l'échange et l'apprentissage, par l'expérience partagée. C'est avec vous – et avec ténacité ! – que nous faisons de la projection en salles le point de départ, le passage, ou le point d'arrivée de nos découvertes ou de nos re-découvertes d'œuvres cinématographiques.

À l'heure où ces lignes sont écrites, on ne peut que se réjouir de voir la diversité et le nombre d'œuvres de cinéma – sans parler des études et des enquêtes... – consacrées au Mouvement des Gilets jaunes, à son importance, à sa richesse, à son évolution. Le préambule de cette année prend ainsi tout son sens. ***Il suffira d'un gilet***, du collectif René Vautier, ouvre superbement nos Rencontres. Celles-ci s'inscrivent pleinement dans le mouvement démarré en décembre contre la casse des retraites. Nous pouvons nous demander si nous ne sommes pas proches de ce qu'on appelle « le moment Potemkine » au cours duquel, dans le célèbre film d'Eisenstein, les spectateurs voient en gros plan les vers grouiller dans la viande imposée aux marins... et les experts soutenir les officiers en proclamant que tout va bien et que la viande est bonne !

Dans cette filiation, Ernest Pignon-Ernest souligne la portée et la profondeur du mouvement des grévistes de décembre 2019 lorsqu'il affirme : « Leur lutte est une pensée active vers l'avenir » (Soutien aux grévistes, *L'Humanité* du 23 décembre 2019). De cette lutte, le groupe des Rencontres prend pleinement sa modeste part, et son slogan un brin provocateur, « **la classe ouvrière c'est pas du cinéma !** », en a cette année de nouvelles couleurs...

Nous vous invitons donc aux plaisirs du cinéma et des échanges en voyageant (dans la succession jour après jour) du Brésil à l'Algérie du réalisateur **Malek Bensmail**. Le jeudi nous aborderons le travail en milieu hospitalier avec notamment Nicolas Philibert. Le vendredi, place au cinéma palestinien, le samedi au jeune cinéma portugais. Et nous avons considéré que le dimanche était bien venu pour retrouver Boris Vian le touche-à-tout génial et son univers, soixante ans après sa mort, cent ans après sa naissance !

Un dernier mot. Nous avons cette année veillé particulièrement à la qualité des soirées et aux avant-premières. Face à l'initiative de type colonial que le Président Macron installe à Bordeaux en juin, nos Rencontres accueillent le jeudi 20 février *Atlantique* proposé par le **contre-sommet de la Françafrique** auquel nous nous associons. Et nous aurons le plaisir – à partager – de vous proposer en clôture dimanche soir le nouveau film de Todd Haynes, ***Dark Waters***, exaltant avec superbe « un combat sans fin pour la justice et notre propre survie ».

La poétesse Marie-Claire Bancquart a disparu en toute discrétion l'année dernière. Elle nous dit : « L'arbre insiste et devient forêt ». Nous puisons dans ce superbe constat, dans cette riche métaphore, des raisons de vivre et d'espérer.

Vincent Taconet, *pour toute l'équipe des Rencontres*

SOIRÉE D'OUVERTURE

Mardi 18 février 2020

18h

Photos d'identité (titre original Retratos de identificação)

Documentaire Brésil 2014, 73 minutes

Réalisation : Anita Léandro

Projection en présence de la réalisatrice

Deux anciens combattants de la guérilla brésilienne se retrouvent pour la première fois face à leurs photos d'identité judiciaire, prises après leurs arrestations respectives durant la dictature militaire. Face aux images, le passé remonte à la surface, et l'histoire de crimes qui n'ont pas encore été jugés ressurgit.

20h.

Le 1^{er} janvier 2019, Jair Bolsonaro prenait ses fonctions de président de la République fédérative du Brésil. Le terrain avait été préparé avec le long harcèlement contre l'ancien président Ignacio Lula da Silva qui se constituera finalement prisonnier en juin 2018 (et sera libéré en novembre 2019) et ne pourra pas se présenter à l'élection présidentielle alors qu'il était largement favori. En 2016, alors député, Jair Bolsonaro s'était prononcé pour la destitution de Dilma Rousseff en donnant sa voix au colonel Ustra, un ancien tortionnaire de la dictature (1964-1983).

Ancien officier, ultra conservateur, ultra libéral, homophobe, obscurantiste, Jair Bolsonaro considère la culture, l'éducation ou les sciences sociales comme des subversions dangereuses. Résolu à venir à bout du « marxisme culturel » du Brésil, il a supprimé le ministère de la Culture en le reléguant dans celui de la Citoyenneté. Il a également gelé l'agence du cinéma, CNC brésilien, et supprimé les subventions publiques des études de sociologie et de philosophie, faute de « retour sur investissement immédiat ».

Il nous a paru intéressant, dans ce contexte, de proposer un film qui parle de culture, de création et d'artistes. Et aussi des plus pauvres parmi les Brésiliens, menacés d'extermination par les milices auxquelles serait lié le fils aîné du président, Flávio Bolsonaro, comme le Bureau du crime, un groupe présumé responsable du meurtre, en 2018, de la conseillère municipale Marielle Franco.

Présentation et débat Silvia Capanema, historienne, maîtresse de conférences en civilisation brésilienne à l'Université Paris 13.

Waste Land. Titre original Lixo Extraordinário

Documentaire, Brésil/Grande-Bretagne, 2010, 97 minutes

Réalisation : Lucy Walker, João Jardim et Karen Harley

Montage : Pedro Kos. Musique : Mary J. Blige

Prix du public au festival de Sundance en 2010

Nominé pour l'Oscar du meilleur film documentaire en 2011

Lucy Walker est une cinéaste documentariste britannique : Devil's Playground (2002), Blindsight (2006), Waste Land (2010), Countdown to Zero (2010), et The Crash Reel (2013).

Elle suivit pendant trois ans Vik Muniz, un artiste brésilien influent, connu pour son travail photographique complexe. S'inspirant d'une grande variété de matériaux trouvés, comme du chocolat, de la gelée, des jouets et des déchets, Muniz recrée des œuvres et des scènes emblématiques et historiques issues de la culture pop. L'étape finale de son travail est de prendre en photo le résultat de son processus de création, explorant ainsi la mémoire, la perception et la nature des images représentées dans les arts et la communication. Ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO pour son activisme social, ses œuvres sont exposées, entre autres, au musée Guggenheim, au MoMA de New York, à la Tate Modern de Londres et au Centre national de la photographie à Paris. Il vit et travaille entre Brooklyn et Rio de Janeiro au Brésil.

Revenu vers son pays natal, il a voulu partager la vie de ceux que l'on appelle les *catadores* et qui travaillent et vivent dans la plus grande décharge du monde, Jardim Gramacho, aujourd'hui disparue. Un projet artistique inédit : photographier les catadores, trieurs de déchets recyclables, dans des mises en scènes composées à partir d'objets et matériaux rescapés des poubelles. Tout au long de cette aventure, le projet va prendre une toute autre dimension et, dans sa collaboration avec ces personnages hors du commun, Vik Muniz va saisir tout le désespoir et la dignité des catadores.

Des portraits magnifiques. Une réflexion sur la responsabilité de l'artiste envers son environnement et sur le pouvoir de l'art qui redonne un nouveau sens à la valeur de l'œuvre. Une aventure humaine pleine d'espoir.

Mercredi 19 février

L'Algérie de Malek Bensmaïl

En présence de Malek Bensmaïl

Journée préparée par Claude Darmanté et animée avec Dragoss Ouedraogo, cinéaste réalisateur, enseignant en anthropologie visuelle à l'Université Bordeaux-Montaigne, membre du Mouvement burkinabé des droits de l'homme et des peuples (MBDHP)

« Le mouvement du *harak* est important parce que le corps algérien a tellement subi d'humiliations et de massacres qu'il a été anéanti, enseveli. Humiliations et massacres pendant la colonisation, une guerre de libération pendant sept à huit années, le joug autoritaire de Boumédiène, une décennie noire avec les islamistes radicaux... Il est en train de se reconstituer, de renaître. Il pense qu'il faut sortir de toutes ces idéologies, qu'elles soient politiques, liées au FLN, idéologies d'idées, idéologies religieuses. Et nous, cinéastes, nous devons accompagner ce mouvement. »

Malek Bensmaïl, figure majeure du cinéma algérien contemporain – une vingtaine de moyens et de longs métrages documentaires –. filme son pays depuis près de vingt ans. Installé à Paris en 1988, à vingt-deux ans, pour étudier le cinéma, auteur-réalisateur indépendant depuis 1990, son souci du présent est toujours taraudé par les héritages historiques d'un pays à nouveau entré depuis une année dans une période incertaine et turbulente. Parce que l'Algérie se trouve encore dans l'urgence, il exhorte à filmer dans l'urgence pour enfin créer un rapport documenté au réel.

« Il faut que le cinéaste passe derrière ses véritables envies, derrière ses véritables désirs. Comme dans une famille, l'urgence est de se nourrir, de nourrir ses enfants. L'Algérie a besoin d'avoir ses propres images, nous, cinéastes, devons la nourrir en images. Penser comment, aujourd'hui, enregistrer une image qui sera l'image d'archive, une image contemporaine de notre propre société. Il y a des pays, comme en Algérie, où l'image est inexistante. Pendant la guerre de libération, du côté algérien, on n'a pas filmé, ou très peu ; même chose pendant la décennie, pendant les années Boumédiène. Parce qu'on n'a jamais eu un rapport au réel. On a

fait énormément de fictions, qui racontaient l'histoire de la libération, mais on ne prenait pas acte de ce qui devait être tourné sur le moment. Ce faisant, on ne peut donc pas créer un imaginaire.

« Aujourd'hui, la population se réapproprie l'espace public, elle se réapproprie les slogans, le dessin, l'humour, la photographie, l'image aussi. C'était difficile de tourner dans les rues d'Alger, de Constantine, d'Annaba, on avait toujours les policiers derrière. Là, les choses adviennent parce qu'il y a un mouvement populaire qui est très fort, il faut que les intellectuels, les cinéastes, les écrivains, les journalistes, il faut qu'il y ait une sorte d'accompagnement du mouvement. J'y crois, c'est un espoir. » Interview pour Guiti News au festival de Douarnenez en 2019, une édition consacrée à l'Algérie.

« Résister, c'est aussi penser le regard » proclame la page d'accueil de son site web.

[<http://www.malekbensmail.com>]

Matin Musée d'Aquitaine

9h30. Intervention de Malek Bensmaïl

Composer l'archive de demain

Dès son premier film *Territoires* (1996, 28'), mêlant et confrontant images d'archives, images actuelles et images de fiction, Malek Bensmaïl confronte et compose les archives de demain, d'abord pour les Algériens. Avec la complicité de Dragoss Ouedraogo, enseignant en anthropologie visuelle à l'université de Bordeaux, il nous parlera de sa conception du cinéma et comment il réalise ses films.

« La problématique de la langue en Algérie est bien visible dans l'ensemble de mes films. De tout temps, elle a été l'instrument et l'objet de controverses politiques : comment les politiques linguistiques, à travers l'école, s'en saisissent pour en faire un enjeu de pouvoir. »

Faire du documentaire un enjeu de démocratie et de réflexion. « Quand je filme *El Watan (Contre Pouvoirs)*, on sent qu'il y a des cris au sein des journalistes, des dépressions, la volonté de dire les choses, d'exprimer la corruption. Je montre que le documentaire aussi bâtit une chose très importante, l'imaginaire, pour pouvoir créer la fiction. [...] Dans mon questionnement obsessionnel sur la complexité de ma société et après l'ensemble de mes films, notamment *Des vacances malgré tout* (2000), *Algérie(s)* en 2003, *Aliénations* (2004) et *Le Grand Jeu*¹ (2005), la question de l'après-guerre(s) – la guerre d'Algérie et la décennie du terrorisme – reste pour moi une des préoccupations majeures dans l'accompagnement de notre mémoire audiovisuelle contemporaine. Notre mémoire commune qui regroupe celle des deux rives de la Méditerranée, et plus particulièrement l'Algérie et la France. »

1. Interdit à la fois en France et en Algérie.

13h30. *La Chine est encore loin*

France/Algérie, 2008, 2h10

Plus de cinquante ans après, Malek Bensmaïl revient dans ce village chaoui des Aurès, près de Ghassira, devenu « le berceau de la révolution algérienne », où un couple d'instituteurs français et un caïd algérien furent, le 1er novembre 1954, les premières victimes civiles d'une guerre de sept ans qui mènera à l'indépendance de l'Algérie. Une année de tournage, il y filme, au fil des saisons, ses habitants, son école et ses enfants.

« Lors du tournage de mon film *Le Grand Jeu* – sur la campagne présidentielle de 2004 en Algérie – je me suis rendu dans beaucoup de villages à travers l'ensemble du pays », a expliqué Malek Bensmaïl. « Plus de 40 000 km, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud. J'ai vu un monde rural difficile et dur, j'y ai rencontré un nombre impressionnant d'enfants d'agriculteurs et d'ouvriers... Des enfants aux visages tendus par le désir d'apprendre, le désir de rencontres, visages tantôt inquiets, souvent drôles, rieurs, parfois graves. Face à ma

caméra, ils m'ont dit avec leurs mots (en algérien, langue de la rue et du quotidien), le manque de moyens, le manque d'écoles, d'instituteurs, de fournitures, la difficulté aussi de se rendre à l'école, le désir d'arrêter l'école pour faire du business ou leur désir de fuir le pays... »

17h30. *La Bataille d'Alger, un film dans l'histoire*

France/Algérie, 2017, 1h57

En attribuant le Lion d'or à *La Bataille d'Alger*, long-métrage tourné dans des conditions particulières en 1965 par le réalisateur italien Gillo Pontecorvo, le jury la Mostra de Venise 1966 provoque un coup de tonnerre et la colère de la délégation française. Du cœur de la Casbah d'Alger à Rome, de Paris aux États-Unis en s'appuyant sur de nombreux témoignages et des archives exceptionnelles, le long documentaire de Malek Bensmaïl revient en détail, soixante ans après, sur la genèse de ce film qui suscita autant d'enthousiasme que de polémiques.

Alors qu'en France le film de Pontecorvo sera interdit de fait jusqu'en 1971, sous la pression d'associations d'anciens combattants, de rapatriés et de l'extrême droite, censuré à la télévision jusqu'en 2004, en Algérie il devient mythique, programmé chaque année par la télévision pour la commémoration de l'indépendance. Il est coproduit par la société de Yacef Saâdi, un des héros de la lutte de libération devenu producteur et qui y joue son propre rôle. Le tournage servit de leurre pour faire entrer plus discrètement dans Alger les chars de l'armée de Boumédiène lors du coup d'État qui renversa le Président Ben Bella...

20 h 30. *Résistantes*

Documentaire de Fatima Sissani

En présence de la réalisatrice (sous réserve)

Suisse/France/Algérie, 2019, 74 minutes

En partenariat avec les AOC de l'Égalité

Ce film a fait l'objet d'une première tentative de sortie en 2017, sous un titre très beau : *Tes cheveux démêlés cachent une guerre de sept ans*, qui subsiste en tant que sous-titre. Trois femmes engagées au côté du FLN (Front de libération national) pendant la guerre d'Algérie choisissent aujourd'hui de témoigner, après des décennies de silence. Elles racontent l'Algérie coloniale, la ségrégation, le racisme, l'antisémitisme, la prison, la torture, les solidarités, la liberté et aussi la nature qui ressourçe, les paysages qui apaisent, la musique et la poésie qui permettent l'échappée...

Rien ne prédestinait Eveline Lavalette-Safir, qui appartenait à la bourgeoisie coloniale vivant en Algérie depuis trois générations, à rejoindre le FLN. Découverte d'une femme libre et sans concession, d'une droiture exemplaire qui ne plaisante pas avec l'Histoire, l'engagement et la politique. Il y a aussi sa grande générosité, celle avec laquelle elle a adopté à bras le corps, instinctivement, sans réserve, le combat pour l'indépendance de l'Algérie.

Personnalité connue en Algérie où elle est née en 1934, Zoulikha Bekaddour, originaire de Tlemcen, a exercé longtemps comme conservatrice en chef de la Bibliothèque universitaire d'Alger. Femme d'une remarquable vivacité, elle n'a nullement renoncé à exprimer ses opinions politiques, notamment sur le détournement qu'ont subi au cours du temps les idéaux de la guerre d'indépendance.

Alice Cherki, issue d'une famille judéo-berbère, fait la connaissance en 1953 du psychiatre martiniquais Frantz Fanon, médecin chef à l'hôpital psychiatrique de Blida qui consacra toute ses connaissances et compétences de psychiatre à analyser la mentalité inculquée par les

colonisateurs aux colonisés. Elle a fait paraître en 2011 une biographie de celui qui a été son maître jusqu'à sa mort prématurée en 1961.

Sur les ondes de Radio Zinzine puis Fréquence Paris Pluriel et France culture, Fatima Sissani a réalisé de nombreuses émissions à partir de très beaux entretiens, de femmes surtout, des histoires de vies qui parlent de la grande histoire et toujours à contre courant de la pensée dominante. De la radio au cinéma elle franchit le pas en 2011 avec son premier documentaire, *La Langue de Zahra*, sur l'immigration algérienne en France à partir du portrait de sa mère. Elle a pu travailler pour son film en Algérie en toute liberté, dans ce pays où il ne reste que deux interdits : parler du président et des services de sécurité.

[<https://fatimasissani.wordpress.com/parcours/>]

Censuré à Sainte-Livrade-sur-Lot

Un groupe de pression se disant représentant de Harkis a contraint le cinéma l'Utopie de Sainte-Livrade-sur-Lot (47) à annuler la projection du film *Résistantes* le samedi 23 novembre dernier. La réalisatrice Fatima Sissani a dû renoncer à sa venue. Pour protester contre cet acte de censure inadmissible et en solidarité avec l'Utopie, les salles de l'association ÉCRANS 47 ont décidé de programmer le film le même jour, le 4 février 2020. La société distributrice Les Films des deux rives souhaite que de nombreuses salles choisissent cette date du 4 février pour projeter le film pour une séance de refus de la censure.

Jeudi 20 février

Au secours mon hôpital est en danger !

Journée préparée par Jean-Pierre Andrien et Partick Sagory

en partenariat avec

le département Hygiène, Sécurité et Environnement de l'Université de Bordeaux

Présentation et débats avec

Christophe Prudhomme, médecin urgentiste,

porte-parole de l'AMUF (Association des médecins urgentistes de France), militant syndical CGT-Santé

Fanny Vincent, post-doctorante à l'INSERM-CERMES3, chercheuse associée au CENS-Université de Nantes, auteure d'une thèse de sociologie consacrée à la banalisation du travail en 12 heures à l'hôpital public, co-auteure de *La Casse du siècle. À propos des réformes de l'hôpital public*.

Et Nicolas Philibert, réalisateur

Depuis des années les conditions de travail à l'hôpital public se dégradent. Couloirs transformés en hébergements de fortune, personnels de santé au bord de la crise de nerfs, filières en déshérence, crise systémique des urgences, les soignants comme les patients sont en danger. Les signaux de détresse lancés par les personnels hospitaliers restent peu entendus par les autorités de tutelle, malgré les nombreux appels et manifestations qui jalonnent l'actualité sociale depuis de nombreux mois. Contrainte budgétaire intenable, l'objectif national de dépenses d'assurance maladie (Ondam) figure dans le projet de loi de financement de la Sécurité sociale (PLFSS) élaboré par la direction de la Sécurité sociale. Direction sous la tutelle de la direction du Budget, la politique de santé est donc décidée... à Bercy. Compression de l'offre publique de soins, pour le plus grand profit des acteurs privés. C'est dans ce contexte que nous avons choisi de consacrer une journée à cette question brûlante.

La matinée proposera un regard croisé entre un praticien de l'hôpital public, le docteur Christophe Prudhomme, porte parole de l'Association des médecins urgentistes de France, et

Fanny Vincent, sociologue de la santé, accompagné de témoignages de personnels soignants des hôpitaux bordelais.

L'après midi, deux films viendront illustrer cette présentation : *Burning Out* et *De chaque instant*. Avec le premier vous plongerez dans l'univers d'une équipe chirurgicale d'un grand hôpital parisien, avec le second vous suivrez le quotidien des étudiants infirmiers entre théorie et pratique auprès des patients.

9 h 30 : Musée d'Aquitaine

Nombreux sont les signes d'une période éprouvante pour l'hôpital public. Pourtant, face aux demandes de moyens supplémentaires, les gouvernements successifs et experts des systèmes de santé répondent qu'il suffirait de repenser sa place dans le système de santé et d'en réformer le mode de gestion afin de le rendre économiquement performant pour répondre aux « attentes » des « usagers ».

Contre cette vision sommaire et simplificatrice, deux témoins privilégiés confronteront leurs expériences pour alimenter les débats, Fanny Vincent en s'appuyant sur ses travaux de recherche et le Dr Christophe Prudhomme sur son expérience de praticien urgentiste.

La conférence de Fanny Vincent proposera un décryptage de la « crise » de l'hôpital public en s'appuyant sur plusieurs enquêtes et sur ses recherches sur les conditions de travail des personnels soignants, questionnant notamment les effets concrets de la domination gestionnaire sur le travail et la santé des travailleurs. L'ouvrage dont elle est co-auteure avec Pierre-André Juven et Frédéric Pierru montre que les réformes entreprises depuis les années 1980 ont progressivement fragilisé l'organisation des soins au point d'en interroger aujourd'hui la pertinence et de promouvoir l'innovation organisationnelle et techniques comme remède miracle aux maux hospitaliers. Derrière ces lectures concurrentielles et parfois antagonistes se joue la conception même du rôle et de la place de l'hôpital public.

Le Dr Christophe Prudhomme témoignera quant à lui des spécificités de l'évolution des conditions de travail aux urgences, au cœur de l'actualité sociale de ces derniers mois, et de leurs impacts en termes de santé publique.

14 h. Burning Out

Dans le ventre de l'hôpital

Réalisation Jérôme le Maire

Documentaire, France/Belgique, 2018, 1 h 45

Inspiré du livre de Pascal Chabot, *Global burn-out* (PUF, 2017)

Projection et débat avec Fanny Vincent & Patrick Sagory

Pendant deux ans, le réalisateur belge Jérôme le Maire a suivi des membres de l'unité chirurgicale de l'un des plus grands hôpitaux de Paris. Ce bloc opératoire ultraperformant fonctionne à la chaîne : 14 salles en ligne, ayant pour objectif de pratiquer chacune quotidiennement huit à dix interventions.

L'organisation du travail, bien qu'extrêmement sophistiquée, est devenue pathogène. Le personnel médical et paramédical courbe l'échine. Stress chronique, burn-out et risques psychosociaux gangrènent l'hôpital. Chirurgiens, anesthésistes, infirmiers et aides soignants, mais aussi cadres, gestionnaires et directeurs sont pris dans une course effrénée qui semble sans fin. Consciente de ce problème, l'administration a commandé un audit sur l'organisation du travail afin de tenter de désamorcer le début d'incendie.

Burning Out est une plongée au cœur du travail et de ses excès, quand il y a surchauffe et que l'embrasement menace. Il veut comprendre l'incendie contemporain qui affecte l'hôpital, ce miroir trouble de notre société.

16 h 30. De chaque instant

Réalisation Nicolas Philibert

Documentaire, France, 2018, 1 h 45

Projection et débat avec Nicolas Philibert, réalisateur du film

Chaque année, des dizaines de milliers de jeunes gens, filles et garçons, se lancent dans des études en soins infirmiers. Entre cours théoriques, exercices pratiques et stages sur le terrain, ils devront acquérir un grand nombre de connaissances, maîtriser de nombreux gestes techniques et se préparer à endosser de lourdes responsabilités.

Ce film retrace les hauts et les bas d'un apprentissage qui va les confronter très tôt, souvent très jeunes, à la fragilité humaine, à la souffrance, aux fêlures des âmes et des corps. C'est pourquoi il nous parle de nous, de notre humanité.

Jeudi 20 février (prévente des billets à partir du 10 février)

La classe ouvrière c'est pas du cinéma

en association avec le Collectif pour un contre-sommet de la Françafrique

20 h.

Afrique France 2020, un sommet d'hypocrisie ?

Du 4 au 6 juin prochain, le Président Macron invite à Paris et à Bordeaux 54 chefs d'État et de gouvernement d'Afrique à un sommet consacré, écologie oblige, aux « villes durables ». Le parc des expositions de Bordeaux devrait accueillir 500 entreprises africaines et françaises, sous la houlette de l'agence de communication internationale Richard Attias et associés, et déjà Colas et Véolia sont annoncés comme partenaires privilégiés. 1 500 acteurs de « la ville durable » sont invités, et 2 000 journalistes attendus. Mais on nous proposera aussi du foot et de la musique... Une initiative qui n'est pas sans rappeler les expositions et foires coloniales que Bordeaux a connues !

Avec de tels agents du changement, ce sont plus sûrement les méthodes de voyous subies par les ouvriers du bâtiment d'*Atlantique* et les drames qui font de la Méditerranée mais aussi de l'Atlantique des cimetières qui risquent d'être durables.

Les Rencontres, en association avec le Collectif pour un contre-sommet de la Françafrique, vous proposent ce film que trop peu d'entre nous ont vu à sa sortie.

Présentation et débat avec Dragoss Ouedraogo, cinéaste, sociologue, enseignant et militant des droits humains, et des membres du Collectif pour un contre-sommet de la Françafrique.

20 h. Atlantique

Réalisé par **Mati DIOP**

Sénégal/France, 2019, 1 h 45mn VOSTF

Avec Mama Sané, Amadou Mbow, Ibrahima Traoré, Nicole Sougou...

Scénario de Mati Diop et Olivier Demangel. Grand Prix du Jury du Festival de Cannes 2019.

Dans cette banlieue populaire de Dakar, sur le chantier de la tour futuriste baptisée « Atlantique » à la construction de laquelle ils travaillent sans être payés depuis plusieurs mois, ils réclament leur dû. Une peine perdue qui encourage certains à prendre la décision de partir en Europe. Parmi eux Souleyman, dont le visage apparaît dans l'éclat de son jeune âge et, cependant, grave. On le découvre mieux, l'instant d'après, dans les bras d'Ada. Celle-ci est promise à un autre, mais l'amour qui l'unit à Souleyman éloigne tous les tourments. Ils se donnent rendez-vous pour le soir même.

Souleyman ne viendra pas. Ada apprend qu'il est parti. Puis que la pirogue sur laquelle il avait embarqué avec une poignée d'hommes a disparu.

Le film suit celles qui restent, yeux rivés sur l'océan houleux : les petites amies, les sœurs, les mères de ces migrants. Face à la misère, la corruption, le poids de la famille et de la religion, il faudra plusieurs coups de théâtre à teneur fantastique pour déjouer la réalité. Et encourager Ada à braver un à un les interdits de son éducation et triompher du sort réservé aux femmes.

Vendredi 21 février

Le cinéma palestinien ou la quête de la visibilité

Golda Meir, alors qu'elle occupe la fonction de premier ministre d'Israël, déclare dans une interview au *Sunday Times* en 1969 : « Il n'y a pas de peuple palestinien. Ce n'est pas comme si nous arrivions et les chassions de leur propre pays. Ils n'existent pas ! »

L'écrivain Elias Sanbar écrit dans *Les Palestiniens. Photographie d'une terre et de son peuple* (2004) : « L'expulsion des Palestiniens de leur pays est doublée par une "expulsion de la visibilité". »

Les Palestiniens, un peuple invisible ? Un peuple « expulsé de la visibilité », selon les termes d'Elias Sanbar ? Depuis la naissance d'Israël, les Palestiniens apparaissent comme privés de patrie, mais peut-être aussi privés d'image. Certes, chaque étape du conflit entre Israéliens et Palestiniens produit son lot d'images médiatiques (les réfugiés, les feddayin, les terroristes, les enfants jetant des pierres, la foule en colère lors des enterrements, etc.), mais quelles images d'eux-mêmes les Palestiniens ont-ils produites ? En examinant l'Histoire du cinéma palestinien, nous voudrions essayer de savoir s'il existe une image qui *rende justice* aux Palestiniens.

D'abord, comment parler de « cinéma palestinien » ? Il est déjà difficile de définir ce qu'est « la Palestine » : un peuple (mais un peuple disséminé) ? Un territoire (mais ce territoire est perdu et morcelé) ? Un État (mais aujourd'hui n'existe qu'un embryon de structures étatiques) ? L'existence d'un « cinéma palestinien » paraît bien fragile dans ces conditions qui entravent toute tentative de développement d'une industrie culturelle et rendent indispensable le relais de tiers, à travers la coproduction étrangère de films.

L'essor du cinéma palestinien est profondément marqué par les soubresauts de l'Histoire. Chaque étape du conflit israélo-palestinien s'accompagne d'un rapport changeant à l'image, et ce jusqu'à aujourd'hui. La naissance du cinéma palestinien à proprement parler remonte à la Guerre des Six Jours (1967) : Israël défait les nations arabes, conquiert Gaza et la Cisjordanie et occupe de fait la totalité du territoire palestinien, ainsi que le Sinaï et le Golan, provoquant une nouvelle vague de réfugiés et la création de bases palestiniennes au Liban et en Jordanie. C'est dans ce contexte de lutte armée qu'apparaît dès 1968 au sein du Fatah basé à Amman l'Unité Cinéma, créée par Hany Jawhariyya, Sulafa Jadallah et Mustafa Abu Ali. L'objectif est de produire une propagande interne, destinée aux combattants et aux réfugiés, et une propagande externe, visant à alerter l'opinion publique. La question palestinienne devient alors visible aux yeux de la communauté internationale. À partir de ce moment et tout au long des années 1970, les Palestiniens accueillent également de nombreux cinéastes étrangers (dont Jean-Luc Godard et Johan van der Keuken) qui vont réaliser un nombre important de documentaires engagés. Le récent montage d'archives intitulé *Off Frame a.k.a. Revolution Until Victory* (2016) et réalisé par Mohanad Yaqubi rend bien compte de cette première apparition d'une image palestinienne.

À ce moment, alors le cinéma de fiction palestinien n'existe pas encore, à l'exception d'un film important, *Les Dupes* (1972) de Tewfiq Saleh, Palestinien né en Egypte, une fiction tournée en Syrie, adaptée d'un roman de Ghassan Kanafani relatant l'aventure tragique de trois Palestiniens qui tentent d'émigrer au Koweït. À l'exception des quelques films de Michel Khleifi, la production pérenne d'un cinéma palestinien de fiction devra attendre 1992 : les accords d'Oslo et la création progressive d'enclaves autonomes palestiniennes permettent l'émergence d'une deuxième génération de cinéastes nés dans les années 1960. Ceux-ci prennent leurs distances avec la propagande filmée des années 1970, sans taire pour autant les conditions de vie dramatiques de la majorité des Palestiniens. Les conditions de production se transforment avec la mise en place de coproductions internationales et la participation aux festivals de cinéma. Parmi les réalisateurs qui émergent et qui permettent une réelle reconnaissance du cinéma palestinien à l'étranger, trois cinéastes semblent emblématiques de

cette nouvelle vague : Elia Suleiman (né en 1960 à Nazareth), Hani Abu Assad (né en 1961 à Nazareth) et Rashid Masharawi (né en 1962 à Gaza). Depuis les années 2000, de nombreux cinéastes ont percé et les films se sont multipliés, si bien qu'on pourrait parler d'une troisième génération, représentée par exemple par Annemarie Jacir (née en 1974 à Bethléem et qui a réalisé *Wajib, l'invitation au mariage* en 2017). Le cinéma des trente dernières années peut être qualifié de « post-révolutionnaire » : il exploite davantage les ressorts esthétiques du médium, tout en restant engagé. L'image des Palestiniens devient alors beaucoup plus complexe, kaléidoscopique et mouvante, refusant en quelque sorte de les assigner à une identité déterminée.

Sylvain Dreyer

Sylvain Dreyer

Maître de conférences en Littérature et Cinéma à l'Université de Pau, auteur de *Révolutions ! Textes et films engagés. Cuba, Vietnam, Palestine* (A. Colin, 2013)

14h . Off Frame. Aka Revolution Until Victory

Réalisation Mohanad Yaqubi

Documentaire, Palestine/France/Qatar/Liban, 2016, 62 mn

Prix du meilleur documentaire au Festival international du film méditerranéen de Montpellier 2017

En réponse à la remarque d'Elias Sanbar, « Pour ceux qui souffrent d'invisibilité, la caméra peut être leur arme », *Off Frame*, projeté dans de nombreux festivals partout dans le monde, raconte l'histoire d'un peuple luttant pour son émancipation en l'associant à la quête de sa propre représentation. Le film est en effet construit sur un ensemble d'extraits de films militants tournés par des réalisateurs palestiniens et étrangers (le plus connu étant Jean-Luc Godard) entre 1968 et 1982. Dans cette période d'une quinzaine d'années, le processus révolutionnaire engagé par le peuple palestinien a ainsi été mis en images dans un grand nombre de films, sous l'égide de l'OLP et du Palestinian Film Unit (PFU), alors créé comme un front cinématographique au service du combat politique. Pour les Palestiniens, les films qui montrent leur combat élaborent un nouveau récit et marquent la transformation de leur identité de réfugiés en celle de combattants pour la liberté. Beaucoup de ces films sont oubliés voire perdus : c'est le cas par exemple des archives du PFU, qui ont été détruites ou dispersées lors de l'agression israélienne de 1982 au Liban.

Il reste de cette mémoire cinématographique des documents rares, que Mohanad Yaqubi a longuement recherchés et collectés, qu'il a ensuite montés dans un film qui se présente comme un flux de fragments se succédant sans commentaire explicatif et jouant des limites entre fiction et documentaire, propagande et réalité ; un film qui est lui-même le récit du sauvetage des traces témoignant de la construction identitaire palestinienne contemporaine.

16 h. Les Dupes

Réalisation Tewfik Saleh

Fiction, Syrie, 1972, 1 h 47 mn

Les Dupes est une des toutes premières fictions arabes à aborder la question palestinienne. Adapté d'un roman de l'écrivain palestinien Ghassan Kanafani, assassiné par les Israéliens en 1972, le film retrace le destin de trois hommes réunis par un projet qui leur offre la possibilité d'échapper à une situation désespérante et leur apporte l'espoir d'un avenir meilleur.

Nous sommes dans les années 1950, peu de temps après la Nakba, l'expulsion forcée de centaines de milliers de Palestiniens de leur maison, et les trois protagonistes se retrouvent en Irak, à la recherche d'un passeur pour le Koweït. Le premier, paysan pauvre d'un certain âge,

veut émigrer pour nourrir sa famille ; le second, un jeune homme menacé d'une arrestation, ne supporte plus sa situation et rêve de partir ; et le troisième veut aller rejoindre son frère, qui n'envoie plus d'argent à sa famille depuis qu'il s'est marié. Ils rencontrent un chauffeur routier prêt à leur faire traverser le désert et passer la frontière en les dissimulant dans la citerne de son camion.

Le réalisateur, Tewfik Saleh, en butte à l'hostilité de la censure dans son pays, l'Égypte, a dû s'exiler à la fin des années 1960. Il est parvenu à produire en Syrie et tourner en Irak ce film, qu'il considérait comme une fable sur le destin du peuple palestinien, victime de la violence sioniste mais aussi des errements des dirigeants arabes et des impasses stratégiques de la résistance. Les dimensions polémique et allégorique du film ne l'enferment cependant pas dans le registre étroit du message idéologique : par sa beauté visuelle et sa force dramaturgique, *Les Dupes* sont un véritable chef-d'œuvre, à la fois classique et d'une modernité aveuglante.

20 h. Intervention divine

Une chronique d'amour et de douleur

Réalisation Elia Suleiman

Fiction, France / Palestine, 2002, 92 mn

Prix du Jury, prix de la Critique internationale au Festival de Cannes 2002

L'intrigue du deuxième long métrage d'Elia Suleiman est relativement simple : un Palestinien vivant à Jérusalem est amoureux d'une jeune femme de Ramallah, mais leur histoire est contrariée par le checkpoint installé par Israël entre les deux villes ; leurs rendez-vous ont donc lieu dans un parking sinistre à l'écart du barrage frontière. Par ailleurs l'homme doit s'occuper de son père malade. L'histoire d'amour empêchée rappelle sans doute *Le Mécano de la General* de Buster Keaton. Mais ce qui impose la référence à Keaton, c'est bien davantage l'attitude impassible et le jeu très contrôlé du personnage, incarné par Elia Suleiman lui-même ; c'est aussi un style burlesque s'appuyant sur des gags d'une subtilité largement égale à celle du grand devancier. Le réalisateur ne se contente cependant pas de prolonger un genre, il l'utilise d'une manière personnelle très originale.

Intervention divine est certes une parabole politique sur la tristesse et l'absurdité de la situation des Palestiniens sous occupation militaire, mais ce n'est pourtant pas un film militant, au discours parfaitement calibré de dénonciation et d'appel à l'action, et indifférent à sa qualité formelle. Ce n'est pas davantage un documentaire sur un lieu et un moment historique particulier, la deuxième Intifada palestinienne et sa répression sauvage par Israël, même si le contexte politique est clairement fixé. C'est bien une fiction, mais une fiction de résistance, dans laquelle l'humour agit comme révélateur continu d'une tragédie aux péripéties improbables, et dont la construction extrêmement élaborée, l'inventivité de la mise en scène manifestent un talent immense, superbement confirmé depuis.

Samedi 22 février
À travers le cinéma portugais

Journée préparée par Jean-Paul Chaumeil et Pierre Robin.

Animée par Jacques Lemièrre, enseignant-chercheur en sociologie et anthropologie à l'Université de Lille, spécialiste du cinéma portugais et auteur de plusieurs ouvrages et articles sur le sujet.

Introduction à venir...

14 h. Contre ton cœur (« Colo », titre portugais)

Réalisation Teresa Villaverde

Portugal / France, 2017 (version française 2019), 2h16

en présence de la réalisatrice (sous réserve).

La crise récurrente du système économique dominant a des conséquences sociales dramatiques. Dans le film *Contre ton cœur* (Colo selon le titre portugais), la crise est vécue à travers les bouleversements subis par une famille portugaise. Le père se retrouve au chômage et la mère doit cumuler deux emplois. Leur fille adolescente est progressivement happée par l'engrenage de l'incompréhension qui s'installe dans le couple. Elle assiste impuissante à la détérioration des relations et aux déchirements que cela entraîne, tout en essayant de continuer à construire son propre chemin. La mère est fatiguée, l'argent commence à manquer et les dettes s'accumulent, le père chômeur perd ses repères.

L'univers familial s'assombrit lentement, à l'image de la lumière qui s'étirole en clairs-obscurs à l'intérieur de l'appartement quand les bougies remplacent l'électricité qui a été coupée. La situation empire, lestée de silences et d'interrogations muettes. La communication devient de plus en plus difficile, le trio familial éclate petit à petit, et les trois trajectoires humaines s'éloignent l'une de l'autre, deviennent individuelles et singulières.

La solitude s'installe symbolisée matériellement par l'impossibilité de se retrouver tous ensemble au même moment, dans le même lieu. Les membres de la famille se croisent et se cherchent sans cesse dans une banlieue aux immeubles sans vie, sans âme, comme s'ils étaient déjà isolés du monde. « Qu'est-ce qui arrive à nos vies ? », demande Martha à sa mère... Le film gagne encore en ampleur dans son dénouement symbolique, volontairement ouvert et ambiguë...

17 h. Centro Histórico

Film collectif de Aki Kaurismäki, Pedro Costa, Victor Erice et Manuel de Olivera

Portugal, 2012, 1h 36

Guimarães, ville du nord Portugal est investie par l'histoire de ce pays. On la désigne souvent comme le lieu de la fondation de l'identité portugaise au Xe siècle. Son centre historique a été inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco en 2001. Puis la ville a été choisie comme capitale européenne de la culture en 2012. C'est à cette occasion que quatre réalisateurs européens ont été sollicités pour donner leur vision contemporaine de ce lieu historique.

Chacun à leur manière ! *Centro histórico* est un film à sketches composé de quatre courts métrages qui se succèdent.

O Tasqueiro, du Finlandais Aki Kaurismäki, raconte l'histoire du barman d'un bistrot, situé dans le centre historique, qui tente comme il peut d'échapper à la solitude. On y sent la mélancolie lusitanienne. Le réalisateur portugais Pedro Costa installe le personnage cap verdien Ventura, héros de son film *Juventude em Marcha*, dans un ascenseur, en présence

d'un homme en arme. Dans ce huis-clos insolite il est question de souvenirs, de la révolution, du général Spínola... Le titre du film est *Lamento du vida Joven*.

L'Espagnol Victor Erice, avec *Vidros Partidos*, a choisi de placer sa caméra face à des témoins de l'histoire ouvrière contemporaine. Il filme les salariés de la filature Santo Tirso, dans les locaux de l'entreprise, créée en 1845 et fermée en 2002. Manoel de Olivera, mort en 2015 à l'âge de 107 ans, conclut avec *O Conquistador, Conquistado*, où il pose un regard ironique sur une nouvelle forme de conquête dont le centre ville de Guimarães est l'objet.

20 h. Technoboss en avant-première

Réalisateur João Nicolau

Portugal / France, 2019, 1 h 52

Luis Rovisco, un directeur commercial excentrique, approche de la retraite. Il a la particularité de traverser en solitaire la vie et ses problèmes, avec un certain détachement et une certaine désinvolture. Il mène en apparence une existence un peu terne, monotone et empreinte de tristesse, mais il réussit à transformer cette banalité quotidienne grâce à son comportement fantaisiste, en se positionnant régulièrement par rapport au monde qui l'entoure dans une sorte de décalage poétique, à la façon du monsieur Hulot de Jacques Tati. Au cours de ses déplacements professionnels, il invente des chansons qui lui permettent de dédramatiser en faisant disparaître les obstacles et les désagréments qu'il peut rencontrer.

Technoboss est une comédie romantique (l'amour est en embuscade), avec des incursions dans la comédie musicale, par moments délirante et fantasque, qui rappelle des films récents du cinéma portugais, comme *Diamantino* de Gabriel Abrantes et Daniel Schmidt, ou *L'Usine de rien* de Pedro Pinho dans lequel le drame social est brutalement suspendu par l'irruption de chants collectifs proches du music-hall. L'univers musical est nourri de plusieurs registres, du hard rock à la douce mélodie. Ce mélange permet d'échapper aux contraintes d'une réalité sociale et économique où évolue le personnage principal, envahie par la technologie informatique, la prégnance de la crainte sécuritaire, la froideur et la déshumanisation des rapports professionnels. En arrière-plan, derrière le ton léger et sautillant, il y a aussi une dénonciation soft du sort réservé aux seniors dans le monde actuel du travail.

Encart à placer

Cette année notre journée consacrée au cinéma portugais se fera en collaboration avec la Clé des ondes. Cette radio locale, totalement indépendante économiquement et politiquement, diffuse depuis de nombreuses années une émission bi-hebdomadaire (le samedi et le dimanche) en direction de la communauté portugaise du grand Sud-Ouest. Son représentant officiel, Valdemar Felix, sera avec nous au cours de cette journée ; ainsi que le consul du Portugal, sous réserve de sa disponibilité.

Dimanche 23 février Les cent trop courtes vies de Vian

Boris Vian est surtout connu pour ses romans (*L'Écume des jours*, *L'Arrache-cœur*, *L'Herbe rouge...*), ses chansons (*Le Déserteur*, *J'suis snob*, *Le Tango des bouchers de la Villette*, *Fais-moi mal Johnny...*), ses poèmes (*Je voudrais pas crever*), son amour de la musique (trompette et pianocktail !). S'il a tout l'attirail du touche à tout, il triomphe de tout, ou presque, en lutte constante avec la maladie, avec le temps, contre les injustices et les institutions sclérosées (Armée, éducation, églises, familles...). Et le cinéma ?

Trop remuant, trop inventif, il a eu des difficultés à y trouver places, debout ou assises ! Mais il a obtenu la palme d'or... du court métrage au festival de Cannes (1958), pour *La Joconde* ! Il est l'auteur d'une quarantaine de scénarios, souvent avec Pierre Kast; et ses apparitions comme acteur ou comme figurant sont multiples, dans des films dont la distribution suscite admiration ou nostalgie.

Et puis, ses adieux à la vie comme au cinéma mériteraient de devenir un mythe. Il coécrit l'adaptation de son roman à succès *J'irai cracher sur vos tombes* (édité sous le pseudonyme de Vernon Sullivan). Il participe à son adaptation, se brouille avec les producteurs... et décède « à la Molière » lors de la projection du film, en juin 1959 !

Le centenaire de la naissance de Boris Vian sera fêté en mars 2020. Venez-y voir, en compagnie de Jean-Paul Chaumeil et d'Hervé Le Corre, tous deux auteurs de polars, passionnés de littérature, de cinéma inventif, comme leur grand frère Boris Vian avec lequel nous voyagerons dans *L'Écume des jours*, mais aussi « l'écume de la société et des grandes villes », si décriée par les nantis, si observée et aimée par les écorchés vifs comme Vian.

invités Jean-Paul Chaumeil et Hervé Le Corre
pubs pour initiatives en région (Landes et Corrèze)

15 h. *Le Cinéma de Boris Vian*

Documentaire de Yacine Badday et Aalexandre Hilaire
France, 2010, 51 minutes

23 juin 1959. Boris Vian meurt d'une attaque cardiaque au début de sa première projection de *J'irai cracher sur vos tombes*, au cinéma Le Marbeuf (Paris 8e). À partir de cette date, le film revient sur les expériences cinématographiques de Boris Vian, ses apparitions dans plusieurs films (extraits à l'appui), son amitié avec le cinéaste Pierre Kast ou ses nombreux projets de scénarios avortés. De l'après-guerre à l'aube des années 1960, des caves de Saint-Germain-des-Prés à son appartement de la Place Blanche, portrait en creux d'un homme qui a aimé le cinéma passionnément. L'acteur François Marthouret intervient comme narrateur tout au long du film.

17h : *J'irai cracher sur vos tombes*

Réalisé par Michel Gast et Christian Marquand
France, 1959 / 2004, 1 h 47

La société Sipro, qui avait acheté les droits d'adaptation à l'écran de son roman *J'irai cracher sur vos tombes*, a plusieurs fois mis en demeure Boris Vian de présenter le scénario qu'il était chargé d'écrire. Considéré par les producteurs comme un *scénario-bidon*, le texte qu'il remet est remanié de façon à s'éloigner le plus possible du roman d'origine qui faisait de la maltraitance des femmes un outil de vengeance du meurtre d'un jeune Noir.

Et en effet, la haine et la violence du personnage créé par Vian sont atténuées dans ce film noir à la française des années 1950 dont la bande son jazzy est signée Alain Goraguer : son jeune frère noir lynché parce qu'il aimait une femme blanche, Joe s'expatrie dans une petite ville du sud des États-Unis. La cité est sous l'emprise d'un gang dirigé par Stan Walker et Joe est le seul à résister à leurs intimidations. Pour se venger des blancs, Joe, dont la peau claire ne révèle pas ses origines, réussit à se faire aimer de Lisbeth, qui était promise à Stan, puis à séduire sa sœur Sylvia...

Vian désapprouvait totalement cette adaptation et a publiquement dénoncé le film, annonçant qu'il souhaitait faire enlever son nom du générique. L'histoire complète du livre, de la pièce de théâtre et du film est contée par Noël Arnaud dans *Le Dossier de l'affaire « J'irai cracher sur vos tombes »*, publié en 1974 et réédité en 2006 chez Christian Bourgois.

le soir

20 h

avant-première

Dark Waters

film de Todd Haynes

États-Unis, 2019, 2 h 06

Robert Bilott est un avocat spécialisé dans la défense des industries chimiques. Interpellé par un paysan, voisin de sa grand-mère, il va découvrir que la campagne idyllique de son enfance, un coin paradisiaque de Virginie Occidentale, est empoisonnée depuis des années par une usine du puissant groupe chimique DuPont, premier employeur de la région. Afin de faire éclater la vérité sur la pollution mortelle due aux rejets toxiques de l'usine, il va risquer sa carrière, sa famille, et même sa propre vie...

Grand film classique de dénonciation des méfaits des puissances industrielles et financières qui s'appuie sur une histoire vraie. S'il est, selon ses dires, « un grand fan du cinéma de dénonciation », le réalisateur s'attache à la trajectoire et aux dangers – d'ordre psychique, émotionnel, voire mortel – que des individus affrontent quand ils se battent pour faire éclater la vérité.

De son film *Dark Waters*, il écrit : « Plutôt que de conclure sur une victoire qui fait du bien, il montre que le combat se poursuit quotidiennement et qu'il permet de vivre, quoiqu'imparfaitement, entre connaissance et désespoir. C'est ainsi qu'il nous maintient en haleine. » Il nous met face à « ce qui est un combat sans fin pour la justice et pour notre propre survie ».

Au casting, Mark Ruffalo, Anne Hathaway et Bill Camp. Sortie en salles le 26 février.

Présentation

Marion Tissier, maîtresse de conférence en droit public à l'Université de Bordeaux

Et ...voir intervenants avec Patrick Sagory